

bras qui travaillaient la terre, l'a forcé à se faire lui-même cultivateur, *sembrador* ; mais dans l'exercice de ses fonctions agricoles il se contenta de labourer ou plutôt d'effleurer à peine le sol avec une branche d'arbre formant un coude aigu et terminé par une pointe de fer. Un fagot d'épines traîné par une lanterne de cuir lui sert de harnais. Chez lui, toutes choses sont à l'avenant. Il mettra volontiers mille piastres au comparais de son cheval, il ne pensera pas à se procurer une bonne charrue, une faucheuse, ou l'un de ces engins utiles, venus de l'ancien monde, qui ne lui inspirent que dédain et méfiance. Dans son intérieur, sa femme et ses filles portent de traînantes robes de soie et des colliers de perles fines, les diamans, les émeraudes brillent à leurs mains et à leurs oreilles, parfois même le luxe va jusqu'à remplacer par le disgracieux chapeau parisien l'élégante mantille andalouse ; mais cette invasion des modes européennes constitue en général la plus réelle conquête de l'esprit civilisateur, le *gaucho* ne voit guère plus loin. Dans la vie isolée des *estancias*, ou fermes de bétail, l'élément indien, représenté par les prisonniers de guerre, produit peu de bons résultats. Trop de discordes, de haines, de représailles, ont creusé entre ces deux races, qui se disputent le même sol, un abîme que rien ne saurait combler. Pour l'habitant primitif, l'Espagnol est toujours l'usurpateur, l'homme violent qui l'a rejeté dans les vastes déserts de l'extrême nord, lui dérobant des centaines de lieues de ces immenses *llanos* dont il se croyait le roi absolu. Ni les bienfaits, ni les bons procédés, ni les fortes habitudes de la vie commune ne peuvent effacer du cœur de l'Indien l'amer souvenir de cette dépossession. A toutes ces complications de races, de position, de luttes entre l'ancien et le nouvel état de choses, s'ajoutent les discussions politiques, et les Indiens, flattés tour à tour par les partis qui les recherchaient comme auxiliaires, ont gardé la conscience et le ressentiment d'avoir été dupes en plus d'une rencontre.

A travers cette cohue et cette confusion, le colon européen ne fait pas trop mal son chemin. Les *gauchos* le regardent avec une sorte d'indifférence et lui témoignent même quelque bienveillance, pourvu qu'il ne cherche pas à les convertir aux idées nouvelles. Au fond, les Indiens le craignent et le ménagent dans leurs courses pillardes, car il est pour eux l'homme *buen tirador*, c'est-à-dire habile à manier les armes à feu, et comme tel il leur inspire un certain respect. Enfin, au-dessus de ce chaos, plane comme un vautour le chevalier d'industrie moderne, personnage multiple et changeant, possédant l'art de se rendre indispensable à certaines gens, leur créant des besoins qui lui seul peut satisfaire, leur suggérant des idées dont lui seul comprend les conséquences. Quant au mérite discret et modeste, il ne réussit guère dans ces régions lointaines, où l'outrecuidance fleurit et prospère, grâce au désordre d'une société désorganisée. L'étude de mœurs qu'on va lire n'est pas une fiction ; aussi ne finit-elle pas comme un roman, quoiqu'elle en ait parfois les allures. Les personnages sont pris ici sur le vif ; ce sont des souvenirs, des faits réels, que l'on a groupés dans un épisode caractéristique de la vie hispano-américaine.

I.

Il y a quelques années, vivait à Londres un Anglais nommé sir Henri Williams. Dévoré de bonne heure d'un ennui profond et tourmenté par un éternel besoin de mouvement, il avait parcouru l'Europe dans tous les sens, porté ses pas vers le Levant, visité Tunis, l'Égypte, la Palestine, sans réussir à secouer le *spleen* qui le minait ; sa tristesse s'était même accrue de ses déceptions. Un jour qu'il confiait son chagrin à un de ses amis, lieutenant de frégate de la marine royale, celui-ci lui dit : " Je connais un pays qui peut-être vous procurerait des distractions assez fortes et assez nouvelles pour chasser votre mélancolie ; on y trouve la vie primitive avec toutes ses privations et tous ses dangers, mais aussi avec toute sa grandeur mélancolique et sa majesté sauvage. Partez pour le Brésil, longez la côte de l'Amérique jusqu'à l'embouchure du Rio de la Plata, remontez ce fleuve immense pendant une centaine de lieues, et enfoncez-vous dans les *pampas* qui s'étendent à perte de vue, des bords du Parana jusqu'au pied des

Cordillères. Je vous réponds que vous y goûterez sans ennui la vraie barbarie, avec ses plus pures saveurs de virginité."

Quelques jours après, sir Henri, impatient de tenter l'épreuve s'embarquait, et en trente-trois jours de navigation il arrivait devant l'embouchure d'un fleuve immense de près de cent lieues de large, et, le franchissant à son d'une rive à l'autre il n'en comptait que quarante lieues, il entra dans la vaste rade de Buenos-Ayres. Les personnes auxquelles sir Henri avait été adressé lui conseillèrent, pour mieux satisfaire ses goûts d'aventures, de ne pas remonter le fleuve sur les grands *steamers* du Paraguay, mais de choisir plutôt les goélettes génoises qui font la navigation du fleuve. Il monta donc à bord d'un petit bâtiment à voiles, la *Joven-Baldomera*, capitaine don Gaetano Peretti. Il y trouva un équipage composé de ces braves marins italiens qui quittent leur belle patrie pour venir gagner, par dix ou quinze années de rude labeur sur le continent américain, le droit de se reposer dans leurs vieux jours : excellents gens, gais comme des enfants, sobres, probes, courageux, et qu'on s'attache facilement par une parole bienveillante ou par une marque de sympathie.

La *Joven-Baldomera*, jolie goélette peinte à neuf, propre et coquette, se balançait gracieusement sur ses ancrés. Elle était en grande rade quand sir Henri y aborda, vers trois heures de l'après-midi. Don Gaetano le reçut sur le pont, et installa son mince bagage dans l'unique cabine du navire. On arrangea près du grand mât une petite cuisine où frissonnait, dans une casserole de cuivre fort propre, la *carbonada*, mélange de bœuf et de mouton cuit au riz, aux tomates et aux épices. Des quartiers de viande séchée à l'air étaient suspendus à la proue. Du côté de la poupe, dans une sorte d'armoire, don Gaetano fit voir à sir Henri des dames-jeannes de vin carlon, des oranges, des pâtes de Gènes, des raisins secs et des noix de Mendoza, de beaux légumes et des pommes de Montevideo, des poivrons rouges comme du corail, des tomates, des olives, et ces mille petites herbes odoriférantes qui aromatisent la cuisine des gens du midi. Le temps était parfaitement calme. Le Rio de la Plata, immense comme la mer, confondait ses lignes avec celles de l'horizon. Don Gaetano attendait le vent, qui dans ces parages s'élève d'ordinaire vers le soir, pour appareiller et tâcher d'arriver à l'une des quatre embouchures du Parana. Vers cinq heures, la brise se leva en effet, mais avec une telle violence que le capitaine jugea prudent de ne point partir. Le fleuve, labouré par un vent de sud-ouest, se gonflait en vagues énormes qui déferlaient avec furie contre des îlots dont les contours se distinguaient encore à l'horizon. La goélette chassait sur ses ancrés et semblait au milieu de la tourmente comme une feuille d'arbre devenue le jouet de l'ouragan ; mais avec ses mâts calés, ses voiles carguées, son capitaine, l'œil au guet et ses hommes d'équipage prêts à la manœuvre, la *Joven-Baldomera* était loin de faire une mauvaise figure. Cependant l'orage ne s'apaisait pas. Quoique le soleil ne fût pas couché, de vastes ténèbres enveloppaient le Rio de la Plata ; un seul point du ciel demeura clair répandait une lueur blafarde qui permettait de voir les objets comme à travers un voile grisâtre. Les parois du ciel ressemblaient à une muraille de fonte qu'une fournaise cachée eût crevassée de place en place pour en faire jaillir des ruisseaux de flammes. Le bruit du vent, le roulement incessant du tonnerre, le clapotement sourd des vagues, formaient une de ces harmonies sauvages et grandioses comme la nature seule en sait composer. De temps à autre, l'on distinguait entre les vagues et le ciel quelques points blancs balancés, soulevés, tour à tour cachés et visibles ; c'étaient des petites embarcations qui, surprises par l'orage, tentaient comme de pauvres petits oiseaux effarouchés, de regagner le port ou de se réfugier dans quelque anse entre les îles. Le capitaine Peretti les montra du doigt à sir Henri. — Par un temps comme celui-ci, dit-il, et avec un vent du sud-ouest, le voisinage de la côte est dangereux ; mieux vaut rester au large. Nous avons trois bonnes ancrés, et quoique nous chassions un peu, je ne crois pas que nous courions le moindre danger.

Tout à coup le vent s'apaisa pour quelques secondes. Les vagues bouillonnaient sans s'élever, frémissant sous une pression invisible ; un éclair aussi large que le fleuve enveloppa toute la